

XYZ. La revue de la nouvelle

Le désordre

Renaud Jean



Numéro 84, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, R. (2005). Le désordre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 28–30.

Le désordre Renaud Jean

Ce n'est jamais qu'à cause d'un état d'esprit qui n'est pas destiné à durer qu'on prend des résolutions définitives.

MARCEL PROUST

UN MATIN, j'ai pris une décision. On était en juillet, il faisait beau, Dominique venait de me quitter. Je me tenais debout sur le balcon de mon appartement, au soleil, en caleçon, envisageant mon avenir avec calme. Maintenant que Dominique en était sortie, ma vie pouvait prendre une forme nouvelle. À vrai dire, je ne songeais à rien de bien spectaculaire. L'entreprise dans laquelle je projetais de m'investir me paraissait modeste : il s'agissait pour l'essentiel d'apprendre à taper à la machine à écrire.

Ma décision, la décision d'apprendre à taper à la machine à écrire, je l'ai prise soudainement, au réveil, ce matin-là de juillet, sans penser aux conséquences qu'implique un tel engagement envers soi-même, si modeste soit-il. Car cette décision, aussitôt prise, devenait irrévocable à mes yeux. Dès lors, il n'y avait plus moyen de revenir en arrière sans être envahi d'un lamentable sentiment de médiocrité. J'étais donc forcé de mener mon projet à terme. Considérant un instant l'ampleur des efforts que je devrais fournir pour y arriver, j'ai regretté ma résolution. Mais il était trop tard, je n'avais plus le choix : j'y parviendrais, je parviendrais à taper correctement à la machine à écrire.

Je suis entré dans l'appartement. La veille, après le départ de Dominique, j'avais fait le ménage, question de voir plus clair en moi. J'établissais en effet depuis peu une manière de correspondance entre mon appartement et mon esprit, de sorte qu'à l'état de l'un équivalait l'état de l'autre. Durant les derniers mois de notre vie commune, Dominique et moi ne nous étions plus guère

préoccupés de l'ordre des choses : nous avions laissé s'accumuler la poussière, laissé traîner les livres, s'empiler la vaisselle sale, sans nous rendre compte que ce laisser-aller coïncidait avec la négligence de notre amour. C'est dans les minutes qui avaient suivi le départ de Dominique que, la veille, au milieu du désordre du salon, j'avais pris conscience de cette correspondance. Puis j'avais passé la nuit à tout ranger, à tout nettoyer frénétiquement. Mais j'avais maintenant l'impression que cette correspondance n'était peut-être qu'une construction intellectuelle un peu simple, une façon d'esthétiser notre histoire, à Dominique et moi, dont la fin m'avait paru d'une banalité sans valeur. J'avais voulu donner du relief à ce qui ne pouvait pas en avoir.

Peu importait, maintenant, me disais-je. Dominique était partie, l'appartement était propre, ma vie était neuve.

Je me suis assis sur le canapé. Devant moi, sur la table basse, j'avais posé la machine à écrire. À côté d'elle reposait le manuel de dactylographie dont je me proposais d'entamer la lecture. Je l'ai ouvert. Il était introduit par une courte préface suivie d'un *Avis à l'élève*. Je ne les ai pas lus. Ce n'était pas le bon moment. Je n'allais tout de même pas me lancer dans la première leçon en caleçon. De surcroît, ne m'étant pas lavé depuis le départ de Dominique, je me sentais sale. J'ai refermé le manuel et je suis allé prendre une douche.

En sortant de la salle de bain, nu, ruisselant, frais rasé, j'ai eu l'impression que je laissais quelque chose derrière moi, une forme ancienne et lourde de moi-même dont le savon mêlé à l'eau m'aurait débarrassé. J'ai enfilé un pantalon noir et une chemise blanche, une chemise que j'avais achetée récemment mais que je n'avais encore jamais portée. Je me suis observé dans la glace. Elle m'allait bien, cette chemise, elle me faisait sentir chic. C'était une chemise légère, à manches courtes, parfaite pour la saison.

Je suis de nouveau allé m'asseoir sur le canapé, en face de la machine à écrire, bien décidé à passer au travers de la première leçon d'ici la fin de l'avant-midi. J'ai glissé une feuille blanche derrière le rouleau, dont j'ai ensuite fait tourner le bouton de

commande afin de déterminer correctement la grandeur de la marge supérieure. Puis j'ai ouvert le manuel à la première page. Pendant un instant, m'oubliant, j'ai fixé la blancheur de la feuille de papier. Et j'ai relevé la tête. Brusquement, quelque chose en moi avait été rompu, opérant un renversement soudain de mon état d'esprit. J'aurais dû y penser, c'était toujours comme ça. Lourdemment, je me suis levé et j'ai marché jusqu'au balcon.

Je prenais conscience que je ne parviendrais jamais à taper à la machine à écrire. La volonté qu'il m'aurait fallu posséder pour faire un tel apprentissage, cette volonté m'avait quitté alors que j'étais sur le point de me lancer dans la première leçon. J'avais cru à tort que rien ne me retenait plus. Or il régnait en moi un désordre, dont j'avais voulu nier l'ampleur, qui m'empêchait de m'investir dans une quelconque entreprise. L'échec de ma tentative me renvoyait à mon impuissance à gérer raisonnablement le départ de la femme que j'aimais. Car, somme toute, c'était bien ce départ qui était en cause : laissé à moi-même, à la puissance dévastatrice de mon imagination, j'étais envahi de désespoir.

Il me faudrait donc souffrir l'absence de Dominique jusqu'à son épuisement complet, dont je craignais cependant qu'il n'advienne jamais.

Sur le balcon de mon appartement, au soleil de juillet, j'avais maintenant le sentiment que je n'aurais plus le courage de prendre quelque engagement que ce soit envers moi-même. Aucune finalité ne présidant désormais à mes jours, je tendrais sans effort à l'immobilité, dans un lent mouvement d'abandon.